

en entendant résonner les voûtes du temple des plaintes de notre aïeul Arab et des chants sublimes des Prophètes ! Je l'entendais s'écrier dans son admiration : *Magnus Dominus et laudabilis nimis ; terribilis est super omnes Deos.* "Votre Dieu est plus puissant et plus bienfaisant que notre Jupiter endormi au sommet de l'Olympe, tandis que les ombres des mortels languissent durant plusieurs lustres sur les bords du Styx." Tant il est vrai que les cérémonies funèbres des Chrétiens l'emportent en grandeur et en poésie sur les vaines démonstrations du Paganisme. Comme elles sont consolantes pour l'âme affligée de la perte d'un parent ou d'un ami ! Si l'Eglise pleure quelque temps avec ses enfants, elle ne tarde pas à les consoler ; si elle se plaint, ses plaintes se changent bientôt en chants d'allégresse. De plus, elle nous rassure sur le sort du défunt en nous apprenant par la bouche de son ministre que le malheur n'est pas le partage de celui qui entre dans sa patrie après un long exil, mais de celui qui la regarde dans le lointain et qui pleure sur le sentier de la vie. A. L.

## L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC. 26 FÉVRIER 1859.

Lecteurs, que vous dire aujourd'hui ? Devrais-je, afin de vous intéresser, emboucher ma *trumpette héroïque* ? Parler de combats, de massacres, de victoires ? Vous faire assister avec moi au drame sanglant dont les bords sacrés du Gange sont devenus le malheureux théâtre ? vous représenter ces régions naguère riantes et paisibles, arrosées aujourd'hui par le sang de leurs malheureux habitants ? ou bien encore, sans traverser la *mer sans rivages*, parlerai-je de cette guerre du Mexique, guerre de géants, où l'on voit le *Titan moderne*, le *Yankeé aux longues jambes*, à la force et à la valeur proverbiales, aux prises avec les descendants de Montezuma et de Guatimozin ? Mais avouez, lecteurs, que de la fumée des examens à la fumée des combats, la transition serait un peu trop brusque. Aussi ne garderai-je bien aujourd'hui de vous parler de sujets aussi graves et aussi sérieux. Que dire enfin ? Que dire ! ... Lecteurs, j'y suis. Souvenirs, aventures d'écoliers sont toujours, dit-on, assez étranges, jugez vous-mêmes de la vérité de l'adage.

C'était en hiver, saison de la joie et des plaisirs. A la faveur d'une maladie... *quelconque*, j'avais pu, pour un moment, revoir le toit paternel et goûter de ces joies pures et délicieuses, appelées joies de famille. J'y étais installé depuis quelques jours, lorsque j'appris que bientôt devait se faire, à la Bourgade Huronne de Lorette, une cérémonie fort intéressante, l'é-

lection d'un chef. Quelle heureuse nouvelle ! aussi devais-je en profiter. Mais quoi ! sortir pendant une maladie ! que l'imprudence n'est-ce pas, MM. Les Hippocrates ? Oui, sans doute, imprudence très-funeste, quelquefois ; mais il est bon de s'entendre, compères, avant de crier si haut. Apprenez donc (mais n'allez pas dévoiler le secret) qu'en général, maladies d'écolier, surtout pendant les fêtes du jour de l'an, ne sont pas, tant s'en fait, des plus dangereuses. Ma maladie n'est-elle de ce nombre ? Que vous importe, trop curieux lecteurs ? Quoiqu'il en soit, vous m'enussiez vu, par un beau matin du mois de Décembre, sur le chemin qui conduit à Lorette, oubliant maux de tête, maux d'estomac, enfin tous les maux que vous voudrez.

Voyager seul n'est pas, ma foi, trop plaisant. Il fallait cependant m'y résigner, puis que le hasard me donna un compagnon de route. Voyez si l'on m'avait bien partagé. Figurez-vous l'homme le plus bizarre du monde, un de ces vieux grognards de l'ancien type, qui trouvent à reprendre en tout et sont toujours prêts à déprécier le présent au profit du passé ; c'était, à ce qu'il paraît, un vieux soldat qui avait bien mérité de la patrie à la bataille de Châteauguay. Il fallait l'entendre parler de ses exploits dans cette journée à jamais mémorable ! Que de *Bostonnais* il avait tués ! mais aussi que de blessures il avait reçues, entre autres ces deux balles terribles que les ennemis avaient jugé à propos de lui ensevelir dans... devinez où, lecteurs, dans... le dos ! Or être blessé dans le dos n'est jamais bon signe. Je n'eus garde de le lui dire. Pendant que le bonhomme s'enthousiasmait au récit de ses prouesses, moi, pauvre diable, je ne disais mot, espérant qu'à la fin sa bile *conteuse*, ou plutôt *menteuse*, viendrait à se refroidir. Hélas ! vaine espérance. Comment osais-je rappeler ici tous les traits de mordante ironie qu'il lançait contre la jeunesse en général et contre les jeunes gens de nos villes particulièrement. "Voyez-les, me disait-il, voyez-les se pavaner dans les rues, voyez donc cet air d'importance, et puis cette canne et ce cou, ce pauvre cou qu'ils emprisonnent dans un étui de... toile fine ! Quelle peinture originale, mais aussi quelle langue ! Ah ! le cher homme, que je désirais le voir loin de moi ! mais où va me délivrer... en chemin de traverse se présente devant nous : il lui faut nécessairement se séparer de moi, il me quitte. *Sic me servavit Apollo.*

Parvins enfin au terme de mon voyage : déjà je vois ces nombreuses et joyeuses maisons qui s'élèvent dans la bourgade ; mais avant d'entrer dans des lieux si riches en souvenirs, je crois devoir dire quelques mots sur ce que fut le village autrefois et

sur ce qu'il est aujourd'hui. Les débris de la race Huronne, presque entièrement exterminée dans ses luttes terribles avec les Iroquois, après avoir assisté à la destruction de leurs bourgades les plus florissantes, vinrent se mettre sous la protection des Français. Le gouverneur, M. de Courcelles, voulant reconnaître les anciens services qu'ils avaient rendus à la colonie, leur assigna un lieu, où sous le canon du fort, ils purent se croire pour toujours à l'abri des attaques de leurs implacables ennemis. On donna à l'endroit le nom de Lorette, nom qu'il garde encore aujourd'hui. Les Hurons y vécurent heureux et tranquilles ; ils purent sans crainte et sans danger se livrer à la chasse, leur occupation favorite. Le produit de ces chasses, chargé contre les provisions de tout genre qu'ils obtenaient des Français, suffisait à leur vie simple et frugale. Ils étaient alors assez nombreux : au ourd'hui on compte à peine chez eux 60 familles qui tiennent encore à certains usages, certaines coutumes de leurs ancêtres. Ils ont pour l'agriculture une aversion héréditaire ; aussi les voit-on chaque année quitter en grand nombre leur village et s'enfoncer dans les forêts à la poursuite des animaux sauvages. La vente des fourrures, fruit de ces courses lointaines, non seulement leur assure une honnête subsistance, mais quelques-uns même d'entre eux ont pu s'acquiescer une assez grande aisance. Ils vivent comme autrefois sous la dépendance de six chefs qui n'occupent pas tous le même rang. Deux d'entre eux jouissent d'un pouvoir presque souverain ; les autres ne sont destinés qu'à les aider dans l'exercice de leurs fonctions et à les remplacer plus tard. La mort venait de frapper l'un d'entre eux, on s'occupait à le remplacer et c'est à cette élection que je veux vous faire assister avec moi.

Il est neuf heures ; la cérémonie commence. Le son d'une cloche se fait entendre ; voyez aussitôt accourir à la chapelle vieillards, femmes et enfants ; les hommes en grand uniforme ainsi que les femmes. Chrétiens fervents, ils ne veulent pas entreprendre une action si importante pour eux sans s'assurer, par leurs prières, de la faveur et de la protection divines. Voyez ces derniers représentants de la grande famille huronne, baissant humblement aux pieds des autels, leurs fronts régénérés par l'eau sainte du Baptême. Entendez ces voix douces et mélodieuses. Elles chantaient les louanges d'une Vierge mère, elles imploraient sa toute-puissante protection. Mais quels sont ces accents ? ... Est-ce une illusion ?

Nous vous invoquons tous,  
Intercédez pour nous,  
Mère de Dieu,  
Priez pour vos enfants &c.

non, c'est bien là le refrain que nous répé-